

Dans bien des manuels, le colonialisme reste décrit comme une époque d'exploration, de progrès et de modernisation. On y met en avant la construction d'infrastructures, l'ouverture d'établissements scolaires et l'essor commercial. Cette lecture rassurante du passé devient notre histoire commune, et donne l'illusion d'un monde dirigé par la raison et la science. Pourtant cette narration en dissimule une autre : celle des populations dominées, exploitées et trop souvent réduites au silence. Leurs expériences, leurs blessures et leurs résistances forment un récit longtemps écarté. On peut donc se demander : "Dans quelles mesures & versions aussi opposées d'un même passé coexistent encore aujourd'hui?" Pour répondre à cette question, il faut étudier la fabrication de l'histoire actuelle, le silence imposé aux colonisés, puis la nécessité d'entendre leurs voix actuellement.

Avant tout, il convient d'admettre que le récit de l'époque coloniale a longtemps été façonné par ceux qui détenaient l'autorité. Les grandes puissances européennes ont produit des rapports, des archives et des manuels qui valorisaient leurs entreprises tout en minimisant les violences. La colonisation des belges du Congo offre une illustration parlante. Pendant des décennies, on l'a décrite comme une mission humanitaire, alors qu'elle reposait sur le travail forcé et une exploitation féroce des populations. Mutilations, famines et morts massives demeuraient largement absentes des manuels scolaires. Ainsi, "notre histoire," s'est construite comme une version triée du passé, destinée à préserver l'image du colonisateur plutôt qu'à rendre compte de la réalité.

Si cette lecture dominante s'est imposée, c'est aussi parce que la parole des dominés a été confisquée. Leurs cultures ont été dénigrées, leurs langues reléguées et leur humanité contestée. Le film "12 Years a Slave," éclaire ce mécanisme à travers le destin d'un homme libre réduit à l'esclavage. Privé de son identité, il se voit empêché de se

défendre et de témoigner. Cette situation fait écho à celle des peuples colonisés, assignés à un statut inférieur, et privés de moyens d'expression. "Ce silence" n'avait rien d'accidentel, il relevait d'une stratégie, priver les dominés de leur récit permettait de maintenir la domination. "Leur récit" existait bel et bien, mais on l'a sciemment étouffé.

Cependant, depuis quelques années, une conscience nouvelle s'affirme. Les sociétés occidentales commencent à interroger de manière critique leur héritage colonial. Le débat du retour d'objets d'art africains conservés dans des musées européens en est une illustration nette. Ces pièces, souvent acquises par la contrainte, portent une mémoire et une identité. Les restituer revient à reconnaître une injustice historique. De plus, certaines créations récentes, comme le film "Black Panther" participent à ce mouvement, en offrant une représentation plus positive, puissante et indépendante de l'Afrique. Ces transformations indiquent que "leur récit" trouve enfin une place et s'inscrit dans la mémoire collective.

En conclusion, le fait colonial révèle un écart profond entre une histoire consacrée, construite pour idolâtrer les dominants, et un vécu raconté qui a longtemps été étouffé. Tandis que notre histoire célèbre le progrès et les conquêtes, leur récit met au jour leurs blessures, leurs résistances et la dignité des peuples dominés. À l'inverse, lui faire place témoigne d'une maturité morale. Il ne s'agit plus uniquement de mémoires, mais du monde que nous voulons construire : un monde fondé sur l'oubli confortable ou sur la vérité courageuse.